

georges perros

l'ardoise magique

poème liminaire de michel butor
postface de bernard Noël

l'œil ébloui

© éditions Gallimard, 1978, pour le texte de Georges Perros

© l'Œil *ébloui*, 2014, pour la présente édition

ISBN: 978-2-9541432-4-8

LA VOIX COUPÉE

MICHEL BUTOR

in memoriam Georges Perros

C'était une voix hors de pair
une vraie voix de musicien
du moins celle qu'on imagine
aux musiciens qui savent lire
rien de plus que le texte lui-même
sa mélodie ses harmonies
les mots défilant magnifiques
dans le théâtre du silence

Et tout cela s'est refermé
les efforts de restauration
se sont révélés inutiles
la blessure était trop profonde
aux fenêtres de l'hôpital
les phrases fuyaient comme nuages
sous les regards des infirmières
interloquées par ce silence

Tel celui qui ne parvient pas
à parler langues étrangères
car son oreille lui dénonce
immédiatement ses erreurs
on n'arrive plus à plonger
dans le balbutiement normal
l'écriture est la seule issue
dans la nostalgie du silence

L'ARDOISE MAGIQUE

GEORGES PERROS

aux laryngectomisés

Il plaisantait, tout en me visitant la gorge avec son miroir. Rien, ce n'était rien, même pas une angine, quelques rougeurs, pas de quoi fouetter un chat. Puis, comme par distraction plongeant plus profond, le voilà qui blêmit, verdit. Il se lève, gagne son bureau en titubant, frappe dessus en grommelant des « nom de dieu » qui réveilleraient le diable. En effet. Il tombe sur sa chaise, se prend la tête dans les mains. Je le rejoins, m'assois en face de lui, questionne. Mais je sais déjà tout. Pourquoi je suis venu le voir. Il me regarde, hébété, hagard, suant.

— C'est grave ?

— Ben oui... Prélèvement demain matin, huit heures...

Aucun autre mot. Surtout pas celui qui vient de donner un air spectral à cet homme, à moi, à la pièce glacée. Il me raccompagne, dans un état second. À demain. Dans la rue, je me dis qu'il va falloir chambarder le grenier pour faire place à cette nouvelle « idée » !

Je me réveille. Où suis-je ? Le temps a basculé. Je m'éprouve vivant, me tâte. Toujours là, toujours là. Une petite bouteille, de chaque côté, à hauteur des cuisses. Le cou pris, comme cimenté, surtout à gauche. Dans le nez, une sonde, pour l'alimentation, oui, je sais, j'ai vu. L'air fin.

On me ramène dans la chambre. Visite de T. Rien qu'à m'apercevoir, dans le couloir, elle éclate en sanglots. Je la console. Pas mort, pas mort. Y a pire ! Puis défilé des parlants. J'écris sur une ardoise magique. Rigolade. Tout le monde se réjouit de me voir prendre la chose ainsi. Je ne prends rien du tout. À moins de se suicider... Ce serait un peu bête en l'occurrence. Autant être gai ! C'est déjà ce que je pensais *avant*. Alors !

Je me lève. Difficile de mettre un pied devant l'autre. Drôlement sonné tout de même. Vais faire un petit tour dans le couloir. Retrouve mes voisins, on regarde ce qui passe, ce qui se passe dans la rue. Je la connais bien, cette rue. Elle me

fait penser à des amis, Michel, Roland... C'était ma route, cul sur moto, quand j'habitais Meudon. On regarde. Les autres, dehors. Qui marchent, fument, parlent, ont l'air triste. On regarde. On se regarde. C'est un genre de vie.

Mon voisin de chambre ne va pas très bien. M. Gros. De Clermont-Ferrand. Quatre-vingt-trois ans. Sale coup. Chaque nuit, étouffements. Je lui insuffle de l'oxygène, à l'aide de cette grosse bouteille à pédale... Son regard me dit sa reconnaissance. (Il est mort le lendemain de mon départ.) À cinq heures du matin, une infirmière rogue, mal réveillée peut-être, vient nous laver la canule. Tout cela manque un peu de conversation. Impression d'être un chien. Les négresses, particulièrement redoutables. Impitoyablement de service. Ne pas s'y frotter. Racistes. Mais on n'est plus des hommes ; décidément.

Des draps de salive. Mon royaume (!) pour un verre d'eau.

Tous ces gens qui viennent me voir, c'est comme s'ils figuraient sur un écran, de l'autre côté d'une vitre. Ils se parlent entre eux, certains se retrouvent, pas vus depuis des années, venez

donc manger un de ces jours. Ils parlent. Ce qu'ils disent n'a pas plus d'intérêt que d'habitude. Mais c'est leur voix qui me fascine. Vive voix.

...les mots montent jusqu'à mes lèvres
sans pouvoir en franchir l'ourlet
elles restent en tremblement
faites pour être regardées
les yeux des autres s'y consomment
que veut-il dire on n'entend rien
seul le regard jette monnaie
sur le tapis du face à face...

Piqûres. Il est question de m'envoyer à Marseille, pour la rééducation. What is this?

Ça se confirme. Mais c'est complet pour le moment. Attendre. Trois semaines. Perfusions, à nouveau, tous les matins. Mais plus de place dans les bras. Désespoir des infirmières. On attaque les mains. J'habite à cent mètres d'où je suis né...

Tous les jours, rite de la canule. À laver soigneusement. Moi qui n'ai jamais aimé traîner à ma toilette, voilà qu'on dirait une femme qui se chochette. Mais je me fais mal à ce trou, à gauche de la glotte. Des internes ont remis la canule de

travers, le dernier jour d'hôpital. Je leur ai dit (si j'ose dire!). Aucune importance. Et maintenant ça saigne. Las des as décide de me retirer la canule. Trou à l'air. Au grand émoi de T. qui craint un rétrécissement, et par suite... Rires de ces messieurs.

Air protestant, avec ma barrette.

De la fenêtre, aux Batignolles, je vois celles de Mallarmé de l'autre côté des rails. Quelques bonnes visites. Mais plus moyen de l'ouvrir. Écrire devient nécessaire. Ce qui risque de m'en dégoûter. On verra.

Ramollissement des tissus. J'aurais dû cesser de boire, de fumer. Oui. Pourquoi? Et je serais assez enclin (!) à croire que le cancer, enfin celui-là, vient de là. Abus. Négligence. Mes pipes dégoulaient de nicotine, de ce goudron dont ma langue conservait souvent la noirceur. Ce beau dépôt devait dégringoler — dégringolait — doucement dans ma gorge, et voilà (pourquoi votre fille est muette!). Puis, soyons juste, une certaine fatigue... existentielle, un peu marre d'être un homme plutôt qu'autre chose dans un monde pareil. Alors attaque de l'ennemi, du mal, sur terrain abandonné, sans défense. Le mal, quand il n'est pas héréditaire, se développe sur terre accueillante. On veut mourir et on ne veut pas. On fait durer ce qui, en gros comme en détail, n'a plus d'avenir amoureux — et quel autre se souhaiter? —, on entretient, on fait bouffer, etc., ce corps, que notre cher libre arbitre pousse à sa perte, pour se donner des airs. Comme si la mort avait besoin de ses services. Vaine solidarité.

Le choix. Réintégrer la société. Pourquoi ? Il n'y a qu'un problème : la femme et les gosses qui vivent avec moi. Doivent me supporter. Je pense que ça s'est arrangé. Au mieux du pire. Pour le reste, les *échanges*, le monde, j'avais mon compte, merci. Il y avait les étudiants, oui, c'est la seule épine vraiment douloureuse. Mais ils se passeront très bien de moi. La parole contemporaine, très *suffisante*, me sort par le nez, si j'ose évoquer ce malheureux. Nous sommes de moins en moins marrants. Ce n'est pas le mot exact, mais il en donne l'idée. Un Indien d'Amazonie a sûrement plus à émouvoir, mettre en branle ma parole, que mes voisins, large alentour. Qui vivent dans le même temps que moi. Triste temps. Si je raconte une de mes journées, je m'aperçois que parler est parfaitement superflu. J'ai beaucoup souffert, je n'ai surtout souffert que de parler, d'avoir à parler, à des indifférents, des morts-debout, ou assis. Des salauds, aussi, qui me *regardaient* débobiner en comptant les points, ou les mailles du tricot qu'ils démaillaient doucement. Des étrangers de

même langue. Avec lesquels possibilité de ne pas se comprendre. Il y a l'amitié, aussi, c'est vrai, je ne crache pas dessus. Mais enfin, j'ai bientôt cinquante-quatre ans, presque tous les hommes que j'ai aimés, qui m'ont aimé, pourquoi pas, sont morts. D'où choix, oui. À quoi bon réapparaître, réapprendre à parler avec cette voix d'outre-tombe, détimbrée, celle du mort que je trimbale en sursis ? Tout ce que j'entends — radio, télévision — me répugne. Il n'était pas dans mes intentions de me présenter à la députation. Témoin, seulement, d'un énorme abus d'une parole morte, atrocement fardée, vieille belle, tuméfiée, pédante, démagogique, chacun se la coupe, au profit d'une dégradation possessive, dérisoires parts d'un gâteau moisi, mais aristocratiquement dégusté. Alors merde. Tant qu'on m'enverra des manuscrits à lire, après tout c'est mon métier, ma nouvelle manière d'être n'y change rien, nous tiendrons le coup.

La Voix coupée, Michel Butor	7
L'Ardoise magique, Georges Perros	13
Parler autrement, Bernard Noël	59
Genèse de l'édition, Gaëlle Guillamet-Metz	67
Bibliographie sélective	73